# LES COPTES

ET LA

# CONVERSION DES IBÈRES AU CHRISTIANISME

(*Suite*)

## IV

### EXAMEN DE LA LÉGENDE.

Il est temps maintenant de revenir à l'examen des fragments coptes relatifs à sainte Théognoste.

Le lecteur aura sans doute observé qu'entre les deux premiers fragments coptes et les résumés arabes ou éthiopiens, il y a une très grande ressemblance. Toutes ces sources connaissent bien une Théognoste emmenée en captivité par les membres d'une ambassade retournant de Constantinople en Ibérie, et donnée comme esclave au roi de ce pays. Au contraire la Théognoste du troisième fragment est une femme riche, qui a de nombreux esclaves et qui les envoie avec des vêtements de soie pure, non pas de soie et coton, ensevelir des martyrs dont on avait voulu brûler les cadavres, mais sur lesquels le feu n'avait eu aucune action, n'ayant pas même pu brûler un seul des cheveux de leurs têtes. Il y a là une différence de situation qui ne permet pas un seul instant de penser à l'identité de la Théognoste de ce fragment et de la Théognoste des deux fragments sur la conversion de l'Ibérie. Évidemment, il ne s'agit pas de la même femme : l'une est jeune, l'autre est à la tête d'une maison considérable, ce qui laisse supposer qu'elle n'était plus dans la jeunesse ; l'une

est surprise entre Constantinople et l'Ibérie dans la lecture d'un livre, l'autre commande à ses nombreux serviteurs, tout occupée de les envoyer ensevelir les bienheureux martyrs que le feu a respectés. Mais, me dira-t-on, il n'y a rien d'incompatible entre ces deux récits : il suffit de supposer que la Théognoste riche est antérieure chronologiquement à la Théognoste esclave, que celle-ci a pu être d'une condition élevée avant d'être réduite en captivité, que l'ambassade ibérienne a très bien pu s'emparer d'elle à son retour et l'emmener en Ibérie. Rien ne s'oppose en effet à cette capture, sinon deux faits : d'abord, une ambassade, quelque barbare qu'elle soit, ne s'amuse pas à enlever des personnes riches sur le chemin qu'elle parcourt : s'il se fût agi d'une jeune fille pauvre, la chose serait assurément possible ; mais une personne riche a des amis, sa disparition laisse un vide, on fait des recherches auxquelles on ne pense seulement pas pour une petite fille n'ayant pour tout bien que la pauvreté et sa gentillesse ou sa laideur. De plus, si la Théognoste de ce fragment était la même que celle qui convertit les Ibères, si c'était le commencement de son histoire, nous ne trouverions pas la fin du récit aussitôt après l'ensevelissement des martyrs, et c'est cependant ce qui a lieu, comme le montrent les clausules finales qui terminent le troisième folio du troisième fragment. Cependant, on peut rencontrer quelquefois ces clausules à la fin d'une œuvre qui se trouve dans tel ou tel manuscrit sans qu'elle doive nécessairement clore le manuscrit ; mais ce qu'on ne rencontrera jamais, je crois, c'est la formule : *écrit tel jour de tel mois en telle année* : cette formule est réservée à la fin du manuscrit et, si nous l'avons ici, c'est que non seulement les *actes* des martyrs étaient terminés, mais aussi le volume qui les contenait. La terminaison pourrait même donner lieu à conclure que le récit où est mêlée la Théognoste en question était fait sous la forme d'un discours que l'on terminait comme on termine toujours les sermons, les lettres pascales, les mandements, etc., à savoir : *Au nom du Père, du Fils, du Saint Esprit*

*vivificateur et consubstantiel, maintenant et dans tous les siècles des siècles : amen.* Je peux citer des exemples célèbres de cette sorte de récit : ce sont le panégyrique connu sous le nom de *Vie de Schenoudi*, le panégyrique et la *vie* de saint Pakhôme, etc., œuvres de Visa et de Théodore, les disciples de Schenoudi[1] et de Pakhôme[2], ou encore l'éloge de Pisentios, évêque de Qeft[3].

Par conséquent, j'ai lieu d'être surpris qu'un esprit aussi perspicace que celui de M. von Lemm n'ait pas observé cette circonstance dans le récit du troisième fragment qu'il a publié, c'est-à-dire celui du manuscrit de Saint-Pétersbourg venant de Tischendorf, n° III[4]. Et cependant il a bien observé que la mère de saint Georges se nommait Théognoste[5] ; par conséquent le nom n'était pas nouveau dans la littérature chrétienne de l'Égypte : comme il a pu se trouver dans le panégyrique de saint Georges, il pouvait se rencontrer ailleurs. C'est pour n'avoir pas fait ces réflexions que M. von Lemm a cru que ce troisième fragment se rapportait aux fragments de la vie de sainte Théognoste, l'apôtre de l'Ibérie, tandis qu'il l'en faut complètement rejeter.

Cette première constatation faite, il me faut examiner aussi sérieusement que possible si le récit rapporté par Rufin et les fragments coptes mérite bien d'être regardé comme historique. Et tout de suite, afin de ne pas tenir le lecteur en suspens, je lui déclare hautement qu'à mes yeux

1) E. Amélineau : *Monuments pour servir à l'hist. de l'Ég. chrét. aux IV[e] et V[e] siècles. Vie de Schenoudi*, p. 1-91 et p. 289-478, dans les *Mém. de la Miss. franç. du Caire*, IV.

2) E. Amélineau : *Monuments pour serv. à l'hist. de l'Ég. chrétienne au IV[e] siècle*, dans les *Annales du Musée Guimet*, tome XVII.

3) E. Amélineau : *Étude sur le Christ. en Egypte au VII[e] siècle, vie de Pisentios*, dans les *Mémoires de l'Institut égyptien*, II.

4) Je n'entends parler que des mss. publiés à propos des Ibères par M. von Lemm.

5) Budge : *The martyrdom and miracles of S. George of Cappadocia*, p. 102. Cf. Bouriant : *Fragments de mss. thébains du musée de Boulaq*, dans le *Recueil de mon. rel. à l'arch. et à la phil. égypt., et assyr.*, IV[e] année, p. 154-156.

tout le récit de la conversion de l'Ibérie au Christianisme n'est qu'un récit de pure édification comme les Coptes savaient en faire depuis longtemps. Et je vais le prouver aussi clairement que je le pourrai.

J'ai déjà fait observer depuis longtemps dans la préface de mes *Contes et Romans de l'Egypte chrétienne*, que les Coptes avaient un goût décidé pour les récits d'édification qui, partant d'un fait parfaitement historique, brodaient à peu près sur tout le reste. Plus les événements racontés autour du noyau historique étaient incroyables, plus grandes étaient les raisons de s'édifier, c'est-à-dire d'admirer la puissance de Dieu dans ses saints ou dans les œuvres de ses saints. Cependant, dans toute cette orgie de faits édifiants, il y avait une chose qu'ils respectaient religieusement quand leur récit se passait en Égypte : c'était la géographie, car s'ils n'avaient pas respecté la géographie de l'Égypte, les méchants critiques eussent détruit d'un seul coup le but cherché en montrant clairement que le tout n'était pas possible, puisque les détails géographiques étaient faux. Aussi cette crainte était tellement grande chez les auteurs coptes racontant de prétendus faits qui se seraient passés en Égypte, qu'on n'a pas encore signalé une seule erreur géographique : je peux le dire pertinemment puisque j'ai construit une *Géographie de l'Egypte à l'époque copte* entièrement sur les renseignements que me fournissaient les hagiographes coptes, que je n'y ai jamais rencontré une erreur palpable et qu'au contraire, toutes les fois que j'ai pu contrôler ces renseignements par le *Recensement général de l'Egypte*, ils se sont encore trouvés parfaitement justes, parce qu'ils l'avaient toujours été.

Une autre précaution que prenaient les auteurs coptes afin d'acquérir la foi de leurs lecteurs pour leurs œuvres, c'était de mettre leurs récits dans la bouche d'un personnage ecclésiastique considérable : il n'y avait absolument pas moyen que l'on doutât de la réalité d'un récit, lorsqu'il était conté par un évêque ou un archevêque, voire un patriarche,

même un saint quelconque du pays d'Égypte ou d'un autre pays[1]. Aussi les auteurs coptes ne se faisaient aucun scrupule d'attribuer la paternité de leurs ouvrages à des auteurs qui n'en avaient jamais connu le premier mot, et je pourrais démontrer ici, si c'en était le lieu, qu'ils furent les grands fournisseurs des livres apocryphes que condamna, sous le pape Gélase, un concile tenu à Rome en l'an 494, et notamment les *Évangiles apocryphes* et les livres de la *Prédication des Apôtres* qui, pour la plupart, furent composés en Égypte. Les Égyptiens n'y voyaient en effet aucun mal; ils y voyaient au contraire un grand bien de possible, celui de s'édifier par la lecture de faits qui plaisaient à leur imagination autant qu'ils édifiaient leur âme.

Je peux en citer un exemple typique qui ne m'est connu que depuis un an. J'avais été frappé dès 1889, en cataloguant à la *Bibliothèque nationale* les manuscrits coptes nouvellement recueillis en Égypte et provenant de la bibliothèque du couvent de Schenoudi, de trouver, en un feuillet contenant la fin d'une œuvre de Schenoudi, l'annonce d'une lettre du pape Libérius au clergé d'Alexandrie; comme cette lettre se bornait au titre, je n'en avais pas cherché davantage et j'avais admis que le volume où se trouvait d'abord une œuvre de Schenoudi, puis la lettre du pape Libérius, était un de ces livres composites comme on en trouve tant dans la littérature copte. L'année dernière, M. Chassinat a publié des œuvres de Schenoudi qui se trouvent à la bibliothèque de l'Institut français d'archéologie orientale au Caire, et parmi ces œuvres se trouve la lettre du pape Libérius au clergé d'Alexandrie pour le consoler de la mort de saint Athanase. Cette lettre est mentionnée par Zoëga[2] comme étant d'une grande importance pour l'histoire; mais Zoëga ne pouvait savoir quel en était l'auteur, puisque rien ne le lui avait appris. Dans le volume des œuvres de Sche-

1) E. Amélineau: *Contes et Romans de l'Égypte chrétienne*, I. *Introduction*.
2) Zoëga: *Catal. codic. copt.*, p. 203.

noudi qui vient d'être publié en 1911, se voit une table qui contenait le commencement des lettres de Schenoudi publiées dans le volume avec la clause finale qui terminait le manuscrit, avant que ce volume fût écrit pour la bibliothèque du couvent de Schenoudi, et dès lors on ne peut guère raisonnablement douter que cette œuvre, qui se trouve parmi d'autres œuvres authentiques de Schenoudi, n'ait été elle-même considérée comme une œuvre du célèbre archimandrite en personne. L'éditeur de ce texte curieux en a parlé comme d'une œuvre très importante, apte à jeter une vive lumière sur l'histoire religieuse de cette époque[1]. La vérité est beaucoup moins prétentieuse, car la vérité est que cette lettre est une œuvre apocryphe au premier chef, puisque saint Athanase, qui mourut en 373 ou peut-être en 372 au plus tôt, avait été précédé dans la mort par le pape Libérius qui finit sa vie le 24 septembre 366. Par conséquent, il aurait été difficile à ce dernier d'envoyer ses condoléances au clergé d'Alexandrie à propos de saint Athanase, puisque lui-même était mort depuis six ou sept ans. L'éditeur de cette lettre apocryphe eût pu voir, comme je l'ai vu, que la lettre était un simple exercice de littérature copte dans ce que cette littérature a de plus mauvais; il faut croire qu'il ne l'a guère comprise, car cette prétendue lettre de condoléances n'est qu'un tissu de lieux communs, sans une seule allusion à la vie si mouvementée du patriarche d'Alexandrie, à ses nombreux exils, à son incessante activité contre les Ariens, à ses débuts sous le patriarche Alexandre, en un mot à toutes les vicissitudes de sa carrière pendant un épiscopat de quarante années. L'auteur savait que le pape Libérius avait été le contemporain et le soutien d'Athanase, et c'est tout ce qu'il lui fallut pour composer son œuvre. Devant un exemple aussi illustre de la vogue des œuvres apocryphes en

1) « Le texte qui s'étend de la page 200 l. 34 à la fin du volume (c'est la lettre en question) présente un grand intérêt ». *Mémoires de l'Institut franç. d'arch. orient. du Caire*, XXIII, p. 5.

Egypte, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. La cause est donc bien entendue, sans que l'on puisse incriminer la manière dont les auteurs coptes entendaient ce qu'ils nommaient l'histoire : ils avaient une autre mentalité que nous, c'est tout ce que nous pouvons en dire, et regardaient comme un jeu d'esprit de s'édifier de n'importe quelle manière, fût-ce même aux dépens de la vérité la plus élémentaire, ne se doutant aucunement qu'un jour viendrait où leur manière d'entendre l'histoire serait critiquée et jugée. S'ils s'en fussent doutés d'ailleurs, ils n'en auraient eu aucun souci et auraient regardé l'histoire comme une vaine occupation des hommes acharnés à se créer des ennuis de toute sorte.

Le lecteur aura observé aussi que dans toutes les versions de cette histoire de la conversion au Christianisme des Ibères, l'auteur de cette conversion n'est nommé par personne, sauf l'auteur copte; la version latine, les versions grecques, les versions indigènes, géorgienne et arménienne, ne le connaissent pas, non plus que le nom de l'évêque envoyé en Ibérie ; seule, la version copte le connaît, comme elle connaît le nom de l'évêque envoyé aux Ibères de la part de l'empereur de Constantinople, comme — j'allais dire elle connaît — mais je dirai simplement comme elle connaissait le nom du patriarche d'Antioche qui l'envoya en Ibérie, car ce nom est resté dans une lacune qui existe entre les deux feuillets de la collection Borgia. Le nom de ce patriarche, M. von Lemm a cru le reconnaître dans celui de l'évêque Eustathios qui baptise la multitude dans la lacune du second fragment. Par une coïncidence curieuse, le patriarche d'Antioche qui assiste au concile de Nicée en 325 et qui survécut plusieurs années, se nomme en effet Eustathios; mais il y a une raison péremptoire pour lui refuser l'honneur d'avoir baptisé la foule des Ibères, c'est qu'il n'est jamais allé en Ibérie, qu'il s'est contenté, au rapport d'autres fragments, d'y envoyer l'évêque Théophanius qui fut, après Théognoste, le véritable apôtre de ce pays. On ne comprendrait pas d'ailleurs que les ambassadeurs du roi

des Ibères, adressés à Constantin pour le prier d'envoyer chez eux un prêtre qui les instruisît, eux, leur roi et leur nation, dans les mystères de la vraie foi, leur eût envoyé un patriarche d'Antioche qui était un personnage bien trop élevé pour s'occuper d'événements auxquels il se serait trouvé de beaucoup supérieur. Les patriarches ne quittaient leur poste qu'à leur bon plaisir, ou pressés par les ordres de l'empereur. Or, en la circonstance, il ne paraît pas que l'empereur Constantin ait donné cet ordre au patriarche d'Antioche : sans aller chercher si loin d'ailleurs, il n'avait qu'à envoyer soit l'évêque de Constantinople lui-même, soit un évêque voisin : selon la version copte, ce fut à l'évêque Théophane que cet honneur échut. Mais ici se dressent les auteurs indigènes et la tradition géorgienne. Pendant que les historiens de la Géorgie se contentent de dire que l'empereur Constantin et l'impératrice Hélène « envoyèrent un véritable prêtre, l'évêque Ioane », et que « l'empereur écrivit au roi Mirîou (roi d'Ibérie) une lettre de compliments, de bénédictions et d'actions de grâces rendues à Dieu » ; que « l'évêque, les prêtres et les députés étant arrivés à Metzkhétha (capitale de la Géorgie), le roi et tout son peuple furent remplis de joie, car tous voulaient recevoir le baptême[1] », ce qui n'est guère compromettant et ce qui nous apprend seulement le nom du roi et celui de sa capitale, la tradition géorgienne connaît parfaitement le nom du patriarche d'Antioche qui fut envoyé par Constantin en Ibérie. Il est vrai que cette tradition est assez tardive, puisqu'elle ne remonte qu'au XVIIIe siècle, car voici ce qu'en dit Brosset dans son *Histoire de Géorgie* : « Le czaréwitsch Daoud dit dans son *Histoire de la Grousie* : « Constantin envoya au roi Mirîou, suivant sa prière, Eustathe d'Antioche avec des prêtres », et il ajoute de suite : « Le patriarche Antôn, dans son troisième discours sur l'histoire de Géorgie rapporte

1) Brosset : *Histoire de la Géorgie depuis l'antiquité jusqu'au XIXe siècle*, p. 113 et seqq.

les mêmes faits et, en ce qui concerne Eustathe, s'exprime ainsi : « Le roi Mirîou et tous les Géorgiens furent baptisés par Eustathe, patriarche d'Antioche[1] ». D'autre part, le métropolite Timothée Gabachwili qui, en 1755 et les années suivantes, visitait les couvents de Grèce et de Jérusalem, s'exprime ainsi dans le *Livre de la visite* : « Le patriarche de Jérusalem me dit : Du temps de Constantin, votre pays embrassa le Christianisme et l'empereur vous envoya saint Eustathe, patriarche d'Antioche, qui bâtit la première église patriarcale de Géorgie, sacra le premier *catholicos* et archevêque de ce pays[2] ». Quelle que soit l'authenticité de cette tradition que nous ont transmise le métropolite Gabaschwili et le patriarche Antôn, une observation s'impose : si le mot géorgien employé pour préciser l'action du patriarche Eustathe signifie *par la main de* ou *par l'entremise de*, il n'y a aucune raison de traduire *par la main de* plutôt que *par l'entremise de*; il y aurait au contraire une raison de choisir plutôt la dernière traduction, car cette explication serait fort compréhensible, quand la première ne l'est guère, ainsi que je l'ai fait voir plus haut, surtout quand cela contredit les autres sources. Ma conclusion sera qu'il ne faut voir dans cette tradition qu'une tradition ecclésiastique orientale, par laquelle on a voulu amplifier le rôle du patriarche d'Antioche et le rôle du premier évêque d'Ibérie qui est nommé métropolite et patriarche, alors qu'il n'avait, pas de suffragant et que jamais on ne lui a reconnu le titre de patriarche. Une telle conduite, pleine sans doute d'une sainte ambition, ne serait pas sans exemple dans l'histoire de l'Église, soit en Occident, soit en Orient. Je ne saurais donc pour ma part regarder cette tradition comme ayant une valeur historique.

Jusqu'ici les événements que je viens de rapporter comme se rattachant à la conversion des Ibères semblent se tenir

1) P. III du ms. ayant appartenu à Brosset.

2) Brosset : *Hist. de la Géorg.*, etc., I, p. 118 et seqq.

assez bien : une jeune fille est faite prisonnière, emmenée en Ibérie, elle convertit les Ibères par le spectacle de sa vie et les prodiges qu'elle opère ; à sa suggestion, les Ibères demandent à l'empereur Constantin un prêtre pour les instruire et les baptiser, ils obtiennent même l'envoi d'un évêque que leur dépêche l'archevêque d'Antioche qui aurait ainsi eu l'Ibérie sous sa dépendance, ce qui est déjà sujet à caution. Mais ces événements premiers du récit en quelque sorte étant mis à part, tout se gâte et l'édifice est ébranlé. Tout d'abord, le nom de l'empereur sous lequel a eu lieu cette conversion des Ibères au christianisme n'est pas certain. Tandis que Rufin, Socrate et Sozomène disent qu'elle eut lieu sous Constantin, que les documents coptes semblent confirmer cette donnée, d'autres documents traduits du copte, arabes ou éthiopiens, disent au contraire que cette conversion eut lieu sous les empereurs Arcadius et Honorius. Il y a cependant une différence chronologique accusée entre le règne de Constantin et celui des deux fils de Théodose. Ce sont là des contradictions impossibles à ramener à l'identité ; mais il y a d'autres irréductibilités dans l'ordre de la raison.

Les circonstances qui accompagnent le récit sont irraisonnables au premier chef : par exemple l'ambassade qui, revenant de Constantinople, enlève de vive force une jeune fille pour la donner au roi d'Ibérie qui en fait son esclave. La vie de la jeune fille à la cour du roi de Géorgie ou de Grousie est la vie ordinaire des saintes héroïnes du christianisme ; les miracles qu'elle produit au grand jour ne sortent pas d'abord de l'ordinaire, jusqu'au moment où elle met en place les colonnes dans l'église que l'on construisait d'après le plan qu'elle avait donné. Je ne sais pas si l'Ibérie a jamais rendu un culte a Apollon ni si elle lui avait élevé un temple sous le vocable de Μάντις ; ce qui me paraît sûrement dépasser les limites du vraisemblable, c'est que ce temple eût de grandes et belles colonnes, qu'on ait voulu les transporter tout entières dans l'église, qu'on ait pour cela employé les hommes, les animaux et les machines ; que les colonnes

tombant à terre ne se fussent point brisées par le fait seul de leur masse, qu'on ait dû les laisser pendant la nuit étendues à terre, que le lendemain, par la seule vertu des prières de Théognoste, on les ait trouvées à peu près en place, qu'elles se soient tenues debout, suspendues en l'air pour permettre au roi et à la foule d'admirer comment une colonne se place d'elle-même sur sa base. Tout cela, dis-je, dépassant les phénomènes ordinaires de la nature, je ne saurais raisonnablement l'admettre. Ce que je sais encore, c'est que ces colonnes monolithes, — autrement elles se seraient brisées — ou autres, étaient communes en Égypte; on en trouvait dans tous les temples et de toutes les tailles. Je ne crois guère me tromper en pensant que l'Ibérie, au moment où elle passa au christianisme, ne connaissait point de telles colonnes. Elles étaient sans le moindre doute connues en Syrie et en Asie Mineure, à Antioche, comme dans les autres grandes villes du pays; mais il resterait à savoir si elles étaient monolithes ou composées de plusieurs pierres. Quoi qu'il en soit, aucun pays au monde n'était comme l'Égypte muni de temples avec colonnes; aucun pays ne savait mieux s'y prendre pour élever ces masses de pierre, les tailler d'abord dans la carrière, les mener à pied d'œuvre, puis les mettre en place, grâce à des machines ou à des moyens que nous ne connaissons pas. Le texte copte nous laisse entendre que les machines employées s'étaient brisées, les animaux épuisés et les hommes désespérés : c'est presque le commentaire de l'une des scènes que l'on voit dans les tombeaux de l'Égypte où d'immenses monolithes sont placés sur des traîneaux que des hommes tirent à qui mieux mieux. L'Égypte voyait chaque jour les sarcophages conduits ainsi par des animaux et des hommes au tombeau de celui auquel ils étaient destinés. Je suis loin de vouloir dire que d'autres pays ne connaissaient pas la manière d'élever des colonnes, de conduire à pied d'œuvre les gros blocs nécessaires pour les construire : je veux simplement faire entendre que l'Égypte, sous ce rapport, était tout aussi bien et même beaucoup mieux au fait de

ces transports et de ces élévations de gros monuments, témoin les obélisques de Karnak, de Louqsor, d'Héliopolis, et les statues colossales qui existaient et existent toujours en avant des temples, au milieu des plaines actuelles comme les colosses d'Aménophis II, et surtout cette immense statue de Ramsès II que jadis j'ai vue couchée sur le sol dans un fossé, sur le site de l'antique Memphis, et qu'on a relevée depuis.

Tous les détails qui précèdent conviennent à l'Égypte. Il n'est pas jusqu'au nom du temple qui ne rappelle l'Égypte. Il est nommé dans les documents qui m'occupent *Temple d'Apollon* : cet Apollon a été identifié par les Grecs au dieu Râ de l'Égypte, parce que l'un et l'autre représentaient le soleil que l'un conduisait dans son char en Grèce, dans sa barque en Égypte. Le dieu Râ était le chef des dieux à Héliopolis d'abord, puis dans le reste de l'Égypte, sous le nom d'Amon-Râ, à mesure que l'unité religieuse se fit. C'est un sujet de bien plus grande édification, si l'église du Christ est ornée des colonnes du temple du premier des dieux égyptiens, et l'on ne comprendrait guère que l'on fût allé chercher un dieu de second, même de troisième ordre, comme l'Apollon des Grecs, pour en tirer un motif d'édification, quand on avait sous la main le dieu Râ lui-même et qu'il était si facile de le faire vaincre par le Christ, puisqu'on n'avait qu'à l'écrire. De plus en Égypte, comme sans doute ailleurs, mais plus facilement dans la vallée du Nil, parce qu'on était plus habitué à la splendeur des temples nombreux élevés en l'honneur des dieux, on avait eu quelque regret de détruire complètement ces si beaux et si nombreux édifices : on avait préféré les faire servir à l'édification des monastères, à l'ornement des églises, quand on ne les convertissait pas simplement en églises. Quand Moyse d'Abydos eut fait le siège du temple et chassé ou tué les prêtres d'Apollon, les chrétiens ne trouvèrent rien de mieux à faire que de choisir certaines salles du temple pour y célébrer les rites de leur religion, et dans l'une d'elles on voit encore les restes du baptistère où l'on baptisait les nouveaux convertis ou les enfants de

parents chrétiens. Il en fut de même à Dendérah, de même au temple de Karnak dans les salles construites par le roi Thoutmès III, etc. Schenoudi lui-même, ayant à bâtir son monastère, ne trouva rien de mieux à faire que d'employer les pierres d'un temple voisin, et l'on voit encore à l'extérieur de l'édifice la preuve qu'il en fut ainsi, grâce aux peintures des corniches du temple qui se sont conservées presque intactes. De même encore, à la porte de l'église, en ce couvent, était une colonne entière avec son chapiteau, comme je l'ai vu moi-même en 1885, et le vieil archimandrite s'y asseyait assez souvent le soir, pour écouter et sans doute juger ses moines[1].

Tous les détails de la légende sur la conversion des Ibères, soit historiques, soit archéologiques, peuvent donc s'entendre de l'Égypte, sauf ceux qui fournissent le fond du récit, et je puis déjà dire que cette légende me semble avoir été écrite en Égypte, sur le simple fait que les Ibères s'étaient convertis au Christianisme. Le récit lui-même est dans la manière égyptienne, c'est-à-dire copte, car de semblables récits, des récits d'édification eurent de tout temps une grande vogue en Égypte, comme ils en ont toujours dans la population chrétienne de la vallée du Nil[2]. Pendant tout le IV^e, le V^e et

1) Le fait est du moins rapporté dans sa *vie* à propos du frère qui avait péché *comme péchait un homme* et qui, pris de remords voulut entrer au couvent. Cf. *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne aux IV^e et V^e siècles*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, tome IV, p. 54 et 406.

2) Lorsque, au commencement de l'année 1885, je me trouvais à Louqsor, l'agent consulaire de France en ce village élevé sur le site de l'ancienne Thèbes, — il se nommait précisément Schenoudi — me fit cadeau d'un exemplaire arabe de la vie de ce moine célèbre dont j'avais copié le texte copte à la bibliothèque vaticane, et en me le remettant il me dit : « C'est un livre de bien grande édification ». Ce mot, comme je l'ai raconté dans ma *Vie* de Schenoudi, publiée dans la *Bibliothèque de vulgarisation du Musée Guimet*, fut un trait de lumière pour moi et j'en ai compris depuis la profonde vérité, peut-être dans un tout autre sens que celui auquel pensait le vieil agent consulaire de France. C'est à la lumière de ce mot que j'ai cru pouvoir et devoir juger de la valeur de l'hagiographie copte, et je ne vois pas que je me sois beaucoup éloigné de la vérité.

le VIe siècle de notre ère, l'Égypte produisit un grand nombre de ces récits d'édification qui au fond ne sont autre chose que de pieux romans, et, en ce faisant, elle ne fit qu'obéir, inconsciemment sans doute, au commandement du goût atavique qui avait porté leurs pères de l'Ancienne Égypte, à créer les contes où elle nous a conservé de vrais romans, comme celui de Setna, ou les restes des idées populaires, comme dans le *Conte des deux Frères,* ou encore, ce qui se rapproche mieux des exemples chrétiens, les récits populaires auxquels donnaient lieu les conquêtes ou les exploits des grands capitaines égyptiens, comme le récit *Comment Thouti prit Joppé,* où l'on voit que toute l'histoire se résumait pour les Égyptiens, dans des détails qui nous semblent puérils et où l'on trouve déjà, c'est-à-dire plus de quinze siècles avant Jésus-Christ, l'emploi de ces fameuses jarres qui ont délecté et effrayé notre enfance, car ce sont bien les mêmes qui ont servi à l'auteur de *Comment Thouti prit Joppé* et à celui d'*Ali-Baba ou les quarante voleurs* dans les *Mille et une nuits.* Comme je ne veux rien avancer sans en fournir en même temps la preuve, je vais faire passer sous les yeux de mes lecteurs quelques-uns de ces récits, tels qu'ils sont entrés en abrégé dans le *Synaxare* copte. Le lecteur verra de lui-même que tout s'y passe comme dans le récit de Rufin sur la conversion des Ibères ou celle des Ethiopiens, et, comme nous avons le premier de ces récits en copte, il pourra se rendre compte de la manière dont cette histoire a été faite d'après sa ressemblance avec ceux qu'on va lire.

Je citerai d'abord celui de la sainte[1] Bertanouba, c'est-à-

1) L'on me permettra de rappeler ici que la plupart des martyres coptes, surtout ceux qui sont attribués à Jules d'Aqfahs, sont de véritables romans chrétiens (voir mes *Actes des martyrs de l'Église copte*). Je n'en parlerai pas ici, ni de certaines autres œuvres coptes déjà connues, parce que je les ai publiées le premier et qu'elles ont été étudiées depuis, comme l'*Histoire des deux filles de Zénon*, etc. Je pourrais en outre citer un grand nombre de ces récits qui nous ont été conservés par les manuscrits arabes-chrétiens qui

dire sainte Parthénopée, que je traduis tel que le donne le *Synaxare* :

« Histoire d'une jeune fille appelée Bertanouba qui vivait au temps du roi orthodoxe Constantin et de sa pieuse mère Hélène, sa mère. Sa vie[1] s'est terminée le 21 Toubah. Il y avait au temps du bon roi Constantin qui l'emporta sur ses ennemis par le signe de la croix sainte[2], après l'arrivée de la pieuse Hélène, sa mère, à Jérusalem pour chercher la croix, la faire apparaître (au jour) et en voir la gloire; il y avait donc, dans les environs de la ville de Rome, un couvent où se trouvaient des religieuses pures qui servaient la foi orthodoxe. Près d'elles se réfugia une vierge de douze ans, nommée Bertanouba, affable de figure, parfaite de taille, bien belle de traits et au visage parfait ; elles la reçurent avec grande joie et lui demandèrent son nom. Elle leur répondit : « Je suis la baptisée Bertanouba ». Elles lui coupèrent les cheveux, la revêtirent des habits des religieuses, et elle resta entre leurs mains, soumise, parfaite en toutes les vertus. Quiconque la voyait était étonné de sa beauté, de sa forme et de sa prestance, de sa tranquillité et de son honnêteté. La mère des religieuses et toutes les sœurs l'aimèrent à cause de sa modestie et de sa beauté. Satan qui est l'ennemi de tout bien lui porta envie. Et il arriva que le roi Constantin cherchait une belle jeune fille pour l'épouser, et Satan la lui mit en tête[3] en lui apprenant que dans la montagne de la ville de Rome[4], il y avait un couvent de religieuses où se trouvait une jeune fille à laquelle ne rassemblait aucune femme du monde en fait de beauté, de sagesse,

sont à la *Bibliothèque nationale* et ailleurs ; je me contenterai seulement de citer les *actes* de cette sainte Sophia qui fut martyre avec ses trois filles : Pistis, Elpis et Agapî, c'est-à-dire : la Foi, l'Espérance et la Charité. Ce récit est conservé dans le *synaxare* copte au 30 Toubah, dans le synaxare éthiopien (cf. *Catalogue des manuscrits éthiopiens, gheez et amhariques de la Bibliothèque nationale*, p. 174, *b*).

1) Il faut entendre la vie de Parthénopée.

2) Allusion sans doute au *Labarum*, mais de manière à ce que les expressions soient exactement les mêmes que celles qui sont employées pour Théognoste. Les mots *In hoc signo vinces* étaient bien faits pour obtenir une immense popularité dans tout l'orient chrétien.

3) Il s'agit de Parthénopée.

4) Ce passage est significatif, parce qu'il montre bien que, pour un auteur égyptien, il ne pouvait y avoir de couvent ou de monastère que dans la montagne ; peu importe d'ailleurs que Rome ait des collines et que près de cette ville il y ait les monts du Latium, car c'est une simple coïncidence.

d'honnêteté et de foi. Il demanda conseil à ses grands qui lui dirent : « Nous en avons entendu parler ». Comme son esprit était ému par le diable, le roi ordonna à ses gardes et à ses domestiques d'aller dans le couvent où se trouvait la jeune fille ; et lorsqu'ils l'eurent demandée avec insistance et qu'ils l'eurent vue, ils adorèrent sa beauté et sur le champ ils l'emmenèrent, sans en demander la permission à la supérieure. Les religieuses se mirent à pleurer sur elle; elle pleurait aussi et leur disait : « Priez pour moi, afin que le Seigneur me sauve de cette tentation mauvaise ». Et lorsqu'ils l'eurent amenée au roi et qu'il se fut informé d'elle, ils dirent à la jeune fille : « Le roi te demande ». Elle ne cessa pas de prier jusqu'à ce qu'elle fût devant le roi ; elle se prosterna à terre et, quand elle se releva, elle vit une croix d'or sur son trône[1]. Son cœur fut encouragé. Lorsque le roi l'eut vue aussi belle qu'on le lui avait dit, il ordonna de l'introduire dans sa chambre jusqu'à ce qu'il fût libre pour entrer près d'elle. Lorsqu'il entra, il se jeta sur son lit : Bertanouba se leva, se prosterna à terre et lui dit : Vive mon Seigneur! » Et le roi lui dit : « Bertanouba, je veux t'élever et t'honorer, car j'ai quitté toutes les femmes du monde afin que tu sois mon épouse, et non comme une esclave, mais comme une dame libre, afin que tu possèdes l'or pur et l'argent sans alliage, que tu te pares avec les vêtements (splendides) et les pierres précieuses, que tu portes des habits magnifiques, que tu enfantes pour moi des enfants aussi beaux que toi[2] et qui régneront après moi ». Quand le roi eut fini son discours, elle se tint debout sans lever son visage et elle lui dit, les larmes aux yeux : « Ecoute-moi d'abord, Monseigneur le roi! Je suis ton esclave, me voici entre tes mains. Tu m'as promis des faveurs au-dessus de mon mérite. Je prie Dieu qui a accordé à David la royauté, qui a affermi Salomon dans la sagesse et dont tu as vu la croix sainte, de te conserver sur ton trône bien longtemps et (je lui demande) qu'il fasse que tous les rois de la terre soient soumis devant toi. Dis-moi maintenant, Monseigneur, ce qu'il faut faire :[3] si un homme a épousé une femme de ce monde, l'a possédée, lui a donné de la nourriture et des habits, et qu'un autre homme veut la lui enlever malgré elle, quelle est la loi des Grecs au sujet des gens de cette sorte? » Le roi lui dit : « Celui qui viole la loi est un infidèle et non pas un chrétien. » Et

1) Le trône du roi.
2) Le texte dit : selon ta forme.
3) Littéralement : quelle est la décision.

Bertanouba lui répondit en se prosternant à terre : « Mon Seigneur le roi a parlé droit et il a raison dans sa réponse; mais, si tu juges avec équité pour un homme mortel, comment jugeras-tu pour le roi du ciel et de la terre, quand tu lui auras enlevé sa fiancée pour la souiller? Que lui répondras-tu, quand il te demandera raison, lui qui t'a donné cette grande gloire? car, en vérité, si nous l'avons irrité en ce monde, nous ne pourrons plus supporter sa colère ». Le roi, ayant entendu cela, s'étonna de son esprit et de la sagesse; craignant le Seigneur, il ordonna sur le champ de la reconduire dans son couvent. La mère supérieure et les religieuses la reçurent avec joie, remerciant le Seigneur Messie qui l'avait sauvée et l'avait ramenée sans tache. Et lorsque les religieuses l'interrogèrent, elle leur racconta tout; elles glorifièrent Dieu, le protecteur de ceux qui se confient en lui.

« Quant à l'ennemi méchant, il ne cessa de combattre Bertanouba à laquelle il portait envie ; il alla vite dans le pays des Perses, adorateurs d'idoles, et il fit grand bruit au sujet de cette jeune fille. La nouvelle en parvint au roi qui était idolâtre, qui avait renié Dieu et qui avait de mauvaises passions. Il envoya une foule de soldats et écrivit une lettre insidieuse au roi Constantin, ayant peur que ses soldats ne rencontrassent les Grecs et qu'on ne les conduisît devant le roi. Il dit à ses soldats : « Allez au pays de Rome et demandez le couvent des vierges où se trouve Bertanouba. Quand vous l'aurez trouvée, enlevez-la et amenez-la; voyagez nuit et jour! quand vous me l'aurez amenée, je vous donnerai de grands honneurs ». Ils sortirent et se mirent en marche avec la peur des Romains. Arrivés au couvent où se trouvait la vierge, ils s'informèrent d'elle, comme s'ils voulaient se faire bénir par elle. L'ayant trouvée, ils furent stupéfaits devant sa beauté et ils furent certains qu'elle était bien l'objet de leurs recherches; aussitôt ils l'enlevèrent avec une grande peur et ils allèrent avec elle vers le roi. Elle réfléchissait sur ce qu'elle devait faire pour ce grand combat, pire que le premier, car cette fois c'était un homme idolâtre : « mais peut-être, (se disait-elle), trouverai-je l'occasion pour être martyre de la vérité. » Et lorsqu'on la lui présenta, il (le roi) la regarda avec une grande passion, admira sa beauté; mais elle ne daigna même pas le regarder et ne contempla même pas la magnificence de son pays, car son esprit (à la vierge) était dans les cieux près du Seigneur le Messie. Quant au roi, il ordonna à ses gardes d'orner ses chambres et d'y introduire la jeune fille. Quant à elle, comme elle baissait toujours son visage, il lui dit : « Es-tu Bertanouba dont j'ai tant entendu vanter la beauté que je n'ai

pu dormir ? Et maintenant j'ai atteint mon but ; maintenant je te donne la possession de trente villes, je te confie les clefs de mes trésors afin que tu possèdes l'or de la Perse, ses pierres précieuses et ses joyaux, et tu seras pour moi une femme libre que tous mes gardes adoreront et sous la puissance de laquelle ils seront rangés. » Alors elle lui dit : « Si je t'ai plu et si tu trouves que je suis digne de toi, alors je suis ta servante, je suis sous ta main et j'en suis joyeuse; mais je suis bien fatiguée de la route qui était pénible : comme mes vêtements sont sales et que demain, c'est la fête de mon Dieu, j'ai besoin de vêtements et d'encens, j'ai besoin de me baigner pour être propre et digne de ta grandeur ; j'ai besoin de bois et d'un lieu isolé où personne n'entrera, afin de faire l'offrande à mon Dieu avant ton arrivée vers moi. Je veux donc que tu m'accordes ma demande, pour que ma joie soit complète. » Et le roi, tout joyeux et content, lui dit avec passion : « Je ferai avec plaisir tout ce qui te plaira. » Elle lui dit : « Il m'est venu à l'esprit que je mourrai avant toi, et c'est ce qui cause ma grande joie et ma consolation; je veux que tu me jures, avec les serments de ton Dieu, que le jour où je mourrai tu ordonneras de porter mon corps dans mon pays, afin de le remettre à mes sœurs qui l'enterreront dans le cimetière de mes parents. C'est là le plus grand service que tu puisses me rendre. » Le roi se leva avec joie, lui jura par ses dieux qu'il accomplirait tous ses désirs, sortit d'auprès d'elle, fit un festin aux grands de son royaume et à tous ses soldats. Alors il prit de l'eau de rose, de l'encens et d'autres parfums, fit mettre des bûches de bois dans un endroit séparé, où il n'y avait personne, et commanda qu'on y allumât du feu. Quant à elle, elle se leva, elle lava son visage, ses mains et ses pieds ; elle laissa son cilice sur son corps et se revêtit d'habits blancs ; puis, elle se tint debout, elle fit sa prière, elle offrit l'encens, elle alla vers le feu et ferma la porte jusqu'à ce que le feu fût enflammé. Alors elle implora le Seigneur Jésus le Messie en disant : « O mon Seigneur, tu es mort pour moi, et moi, je dois mourir pour toi en ce moment, alors que ton signe est sur mon visage. Comme je suis pour toi une fiancée, je te prie, ô mon Seigneur, de recevoir mon offrande de ma main ; reçois mon âme, afin que je me prosterne devant ta mère, la vierge pure, dans toute ma virginité. » Alors elle jeta son corps dans le feu et rendit son âme (à Dieu). Les habits se collèrent à son corps, elle ne fut pas brûlée ; le feu ne toucha pas même à son corps[1] et pas

1) C'est la phrase même qui se trouve dans le III[e] fragment de Saint-Pétersbourg presque mot pour mot, pour la légende de la seconde Théognosta.

un seul de ses cheveux ne fut consumé, et elle ne fut pas brûlée le moins du monde. Comme elle était restée longtemps sans sortir, les gardes ouvrirent la porte et la virent couchée au milieu du feu, morte. Ils furent étonnés et n'osèrent informer le roi ; ils se tinrent debout et pleurèrent sur sa jeunesse, jusqu'à ce qu'on entendît le roi. Et il se leva dans un grand effroi, il entra et, lorsqu'il vit son corps au milieu du feu, mort, il se frappa les mains l'une contre l'autre et dit : « En vérité, celle-là vainquit mon âme et s'est moquée de moi ; elle m'a chargé d'un grand fardeau de serments, afin que je fasse porter son corps dans son pays ». Et aussitôt il ordonna qu'on prît le corps, qu'on le revêtit de vêtements royaux ; on la portait comme si elle dormait, et avec elle, ils allèrent vers son couvent. Et lorsqu'on apprit cela à sa mère et à ses sœurs, elles sortirent au devant des Perses qui l'avaient amenée, et les Perses leur racontèrent tout ce qui était arrivé. Elles se réjouirent de sa pureté et rendirent gloire à Dieu, à qui soit la gloire éternellement. Que Dieu ait pitié de nous par ses prières : Amen. »

Il n'y aura personne parmi mes lecteurs qui ne juge d'après ce récit qu'on ne peut ignorer plus complètement les droits de l'histoire, de la géographie et de la raison ; mais la raison, la géographie et l'histoire perdent tous leurs droits en présence de ceux de l'imagination et de l'édification, et ceux qui liront cette belle histoire de la vierge Parthénopée qui habitait un couvent à Rome, alors que la vie monacale y était complètement inconnue, pourront savourer toutes les impossibilités du récit et s'édifier à leur aise. La conduite de Constantin est bien supérieure au point de vue moral à celle du roi des Perses : le roi orthodoxe tient en effet une conduite très honorable qui peut compenser sa conduite historique. Sans faire observer plus longuement toute l'absurdité du récit, je veux seulement dire au lecteur que cette légende eut une grande vogue en tout l'Orient et que c'est elle qu'on retrouve à peine changée dans l'histoire de saint Grégoire l'Illuminateur telle que nous l'a racontée Agathange qui, je suppose, était un historien formé à l'école des auteurs coptes[1]. Le roi d'Arménie où la scène se passe était Tiridate,

1) Cf. Langlois : *Collection des historiens d'Arménie*, I, p. 107-193.

un géant, et ce géant lutta toute une nuit et presque tout un jour pour violenter une jeune fille amenée aussi de Rome, sans pouvoir la vaincre, lui le géant : c'est toute la différence.

Un second exemple d'un autre genre va nous montrer la fertilité d'imagination qu'avaient les auteurs coptes. Au 21e jour de Mésoré, le *Synaxare* donne le récit suivant :

« En ce jour mourut la sainte Irène dont le nom veut dire *Paix*. Elle était la fille du roi Licinius qui lui fit bâtir un château, lequel avait 60 fenêtres et était entouré de 12 tours. Ce roi lui fit faire une table d'or, une coupe d'or, et tous les vases du château étaient en or et en argent. Puis, il chargea de l'instruire un vieillard qui resta à l'enseigner en dehors de la tour[1]. Elle avait alors six ans. Un jour elle vit en songe une colombe dans le bec de laquelle il y avait une feuille d'olivier que l'oiseau posa sur la table; ensuite vint un aigle avec une couronne qu'il posa aussi sur la table; puis vint un corbeau qui avait avec lui un serpent, et il le mit encore sur la table. Elle raconta le songe qu'elle avait eu à son maître qui lui répondit : « La colombe, c'est l'instruction par la Loi; la feuille, c'est le baptême; l'aigle, c'est la victoire; la couronne, c'est la gloire des justes; le corbeau, c'est-à-dire le serpent, c'est la persécution. Il n'y a pas moyen que tu ne combattes pour le nom du Messie ». Son père vint la visiter et lui demanda de faire régner sur elle un patrice[2]. Elle le pria d'attendre encore trois jours. Elle se coupa les cheveux et se présenta devant les Idoles qui étaient dans la tour pour leur demander conseil au sujet du mariage : elles ne lui répondirent point. Elle leva ensuite les yeux au ciel et dit : « O Dieu des chrétiens ! guide-moi vers ce qui te sera agréable ! » Un ange lui vint du ciel et lui apprit que « le lendemain l'un des compagnons de Paul l'Apôtre entrerait dans la ville et la baptiserait » ; et (en effet) il lui envoya un des disciples de l'apôtre Paul qui la baptisa. Lorsque son père et sa mère revinrent, elle leur apprit qu'elle était devenue chrétienne. Son père la fit sortir (du château et l'amena) au milieu de la ville; il ordonna de lui mettre des liens et de la jeter sous les pas des chevaux pour qu'elle fût foulée aux pieds. Et quand cela lui eut été fait, elle n'en ressentit aucun mal. Les parents s'éton-

1) C'est-à-dire : qui l'enseignait du dehors, sans entrer dans le château ni dans la tour.

2) C'est-à-dire : la marier avec un patrice.

nèrent et crurent au Messie ; ils quittèrent la capitale du royaume et allèrent dans le château. Et lorsque le roi voisin apprit cette nouvelle, il vint à la ville et leur proposa de retourner dans leur royaume, mais ils ne le firent pas. Le roi s'empara de la ville, tourmenta la sainte, lâcha contre elle des lions et des serpents, lui mit au cou une grosse pierre. Ensuite ses parents firent venir le prêtre qui l'avait baptisée et il les baptisa avec 300 personnes, serviteurs, servantes et gens de la ville. Ensuite Numérien la demanda et la conduisit à la ville d'Iselônika ; il la tourmenta, l'enferma dans un taureau d'airain que Dieu brisa pour en faire sortir la sainte. Alors Numérien mourut et Sapor régna. Et lorsqu'il l'eut fait venir, il la perça de sa lance et elle rendit son âme ; mais le Seigneur la ressuscita. Le roi se prosterna devant elle et crut au Messie, et avec lui un grand nombre des habitants de la ville. Alors son père et sa mère moururent ; quant à elle, la force divine la transporta à Ephèse où elle fit beaucoup de prodiges. Et sa confession eut lieu devant les rois de Perse, de Macédoine et de Constantinople. Et après cela, elle mourut avec grand honneur. Que sa prière soit avec nous : Amen. »

Je n'ai pas besoin de faire observer à mes lecteurs les absurdités et les impossibilités d'un tel récit : ce que je veux par contre leur faire observer, c'est que le rôle de cette jeune fille de seize ans qui confesse sa foi au Christ devant les rois de Perse, de Macédoine et de Constantinople, joue un rôle fort analogue à celui de Théognoste en Ibérie, sauf le martyre ; et en second lieu c'est que ce récit se rapproche beaucoup des contes de l'ancienne Égypte où l'on voit le *Prince prédestiné* enfermé dans un château afin d'éviter le destin qu'on lui a prédit, en sortir pour épouser la fille du prince de Naharina (la Mésopotamie) enfermée elle aussi dans un château et à la fenêtre de laquelle le jeune homme arrive en volant, etc. Le mélange des rois de Macédoine, de Constantinople, de Perse, qui vivent en même temps que les disciples de saint Paul, tout cela en dit long sur la valeur de cette légende, sans parler de ce roi Licinius dont les États sont voisins de ceux de Sapor, c'est-à-dire de la Perse. On est vraiment confondu en face de tant d'imagination et de

naïve ignorance. On comprendra ainsi qu'Irène ait pu convertir les gens d'Église comme Théognoste convertit les Ibères. La méthode est toujours la même et les résultats concordent bien : il n'y a que les détails qui varient un peu.

Dans les deux exemples que je viens de citer, les rois chrétiens ou païens jouent un grand rôle; dans le dernier que je vais faire passer sous les yeux du lecteur, l'un des plus grands saints de l'Église orientale se met lui-même en scène. Cette *histoire* est prise du *Synaxare* au même jour que celle de Bertanouba; elle commence ainsi :

Encore en ce jour mourut la sainte Sophie. Écoutez son histoire sainte, exquise, pure. Il y avait un patrice nommé Théognoste [1], le favori des grands rois purs, Arcadius, et Honorius ; de sa femme Théodora il n'avait pas eu d'enfant jusqu'à sa vieillesse. Et cette femme était obéissante à son mari ; ils étaient riches, ils avaient une bonne réputation pour l'obéissance, et son mari (à la femme) était vizir du roi. Le roi lui disait souventes fois : « Va dans le palais du père patriarche, afin qu'il prie sur toi et que tu te donnes une descendance qui te succédera. » Et lorsqu'il s'avança de jour en jour, il dit la parole du roi à Théodora, sa femme. Ils vinrent tous deux dans l'église de mon humilité, à moi, Jean, et me découvrirent leur secret [2]. Je leur dis : « La main de Dieu est sur le cœur du roi, et peut-être a-t-il dit cette parole par une prophétie. » Je les fis entrer dans l'église et priai pour eux disant : « Celui qui a exaucé Rebecca en lui donnant Jacob [3] et qui a exaucé Anne en lui donnant Samuel (est) celui qui fera paraître de vous une merveille (semblable), qui vous exaucera et vous accordera ce que vous lui demandez [4]. » J'ordonnai tout de suite qu'on me donnât un peu d'eau du baptistère et un peu d'huile de la lampe; je les en oignis, et ils rentrèrent chez eux en paix. Au bout de neuf mois, ils donnèrent naissance à cette Sophie enviée qui a illuminé de sa lumière notre vie tout entière. Quand ils l'eurent mise au monde, ils la portèrent à l'église à

1) C'est le nom masculin de Théognostos pour Théognostî au féminin.

2) La narration est ainsi mise dans la bouche de Jean, archevêque de Constantinople, et ce Jean n'est autre que saint Jean Chrysostome.

3) Rébecca était en effet âgée, et c'est ce qui justifie la mention qui en est faite, car autrement cette mention serait assez mal choisie.

4) Littéralement : exaucera accordant votre prière.

la fin des jours de sa purification [1], en disant : « O notre père, voici le fruit de tes bénédictions ! » Je la bénis, je rendis gloire à Dieu pour un don (si) rapide et je leur dis : « Glorifiez Dieu et affermissez-vous dans la foi en son nom jusqu'à la fin. » Alors la nouvelle parvint au roi qui s'en étonna et rendit gloire à Dieu pour ce qui venait d'arriver. Et quant à sa mère [2], elle l'éleva en la meilleure des manières, jusqu'à ce qu'elle eût cinq ans, car elle était belle de figure, fleurie de visage et de taille comme l'ivoire [3] (*sic*). Ses parents lui firent construire une belle chambre sur la terrasse de son appartement à l'imitation du balcon des rois Arcadius et Honorius, afin que personne ne la vît. Ensuite son père embellit cette chambre avec de l'or pur, des pierreries, des perles précieuses, comme la parure des étoiles du ciel ; il dressa des lits d'ivoire et des lanternes d'or, il planta en terre une croix d'or afin que (la jeune fille) pût se prosterner devant et qu'elle s'en signât. Et lorsqu'elle eut grandi quelque peu, un des plus nobles patrices nommé Castor, la demanda en mariage à ses parents ; et, lorsqu'elle eut accompli quinze ans, il se maria avec la jeune fille d'un mariage légitime et selon l'avis du roi. Et ce jeune homme, nommé Castor, n'avait ni père, ni mère, car ils étaient morts de la peste qui se produisit en ce temps. Et après cela, ces enviés perdirent... [4]. Alors, voici que cette enviée Sophie, enfanta de ce jeune homme trois enfants dont vous allez savoir les noms : elle appela le premier Etienne comme le nom de celui qui fut le premier des martyrs, et le deuxième Paul comme le nom de l'Apôtre saint, et le troisième Marc, comme le nom de Marc l'évangéliste. Et après cela, le jeune Castor le patrice, son mari, mourut. Et le roi ordonna qu'Etienne, l'aîné des garçons, prît la place de son père à la droite du roi, et que Paul, son frère fût à la gauche, et ils étaient orthodoxes selon la croyance de la foi de leur mère. Après cela, les parents de cette enviée Sophie moururent, le père le premier et la mère la seconde. Et quant à la sainte Sophie, elle resta seule avec ses trois enfants, ayant hérité de grands biens de son père et de son mari. Alors voici qu'elle pensa dans son cœur, disant : « Voici que mes parents sont allés vers Dieu et ils ont laissé de grands biens qui n'ont pu les empêcher de

1) C'est-à-dire : de ses relevailles.

2) C'est-à-dire : Théodora, mère de Sophie.

3) Cette figure est si insolite, même pour un ouvrage arabe ou copte, que je regarde le passage comme incomplet par suite de l'omission de plusieurs mots.

4) Il y a également ici une phrase d'omise, sans que le mss. indique quelque omission que ce soit.

mourir, et l'autre homme à qui je suis devenue une aide pour faire ce qui est dans la loi, il est parti, lui aussi, dans le chemin de tout le monde et les richesses n'ont pu lui servir de rançon contre la mort ! Et moi aussi, Dieu me dit : « Prépare-toi à les suivre ! car le tour de la mort viendra aussi pour toi. » Si je reste dans le monde à cause de mes enfants, les rois ne me laisseront pas tranquille et m'obligeront à me remarier avec un second homme; et Dieu me détestera, et je serai étrangère à mes parents et à mon mari. Et si je dis encore que j'irai vers un couvent pour être religieuse, les entrailles de mon cœur seront consumées à cause de mes enfants et l'on brûlera le couvent à cause de moi. Que dois-je donc faire maintenant ? Je me lèverai pour aller à l'église du Patriarche et en tout ce qu'il me conseillera, je lui obéirai. » Et cette femme sainte se leva, elle se présenta au palais vers mon humilité, à moi, Jean, langue d'or [1] et elle demanda après moi, car on lui avait dit que j'étais à l'église de la sainte Marie, à prêcher le peuple. Quant à elle, elle dit au portier : « Va dire à mon père *Langue d'or* que Sophie, fille du roi (*sic*) digne d'être envié, le patrice Théognoste, veut se présenter devant lui. » Et lorsque j'entendis cela, je lui envoyai deux femmes sages, deux veuves qui servaient dans l'église, afin de la faire venir avec grand honneur ; elle entra dans une salle isolée de l'église jusqu'à ce que j'eusse fait l'offrande pour le peuple, le roi et ses enfants à elle, sans qu'ils connussent l'arrivée de leur mère. Après la messe j'entrai dans la salle, moi avec Marc l'archiprêtre et un chef ; puis j'ordonnai de faire venir cette femme pure Sophie. Depuis le jour où je l'avais baptisée, je n'avais plus vu son visage. Lorsqu'elle fut entrée, elle tomba à mes pieds, pleurant et disant en la langne propre aux rois : » O mon seigneur le patriarche, que ferai-je afin de sauver mon âme dont le monde entier n'est pas digne [2] ? » Je lui répondis : « O ma fille, si tu sais que le monde n'est pas digne de ton âme, tu sais maintenant comment s'opérera ton salut par rapport à lui : ce que tu as entendu dans l'église, de tes propres oreilles, (fais-le). » Et moi, comme je voyais le Saint-Esprit parlant par sa bouche, je lui dis : « J'ai confiance que Dieu que la prophétie du roi qui a parlé à ton père avant ta naissance, s'accomplira pour toi. » Quant

1) Pour bouche d'or. On voit que saint Jean Chrysostome n'hésite pas à s'attribuer le surnom que lui donna la postérité ; son humilité serait en défaut, s'il était réellement l'auteur de ce récit.

2) Cf. *Matth.* xvi, 26.

à elle, elle tira ce qu'elle avait apporté en fait d'offrandes et c'était une somme de 700 dinars [1], et elle retourna chez ses enfants venant du château du roi. Lorsqu'elle entra dans sa chambre, elle pria et demanda instamment au Seigneur de lui révéler ce qui devait lui faire opérer le salut de son âme. Elle ne dormit point cette nuit; mais elle resta prosternée devant cette croix d'or, priant le Seigneur et sa mère la Vierge. Tout à coup le lieu fut illuminé d'une lumière beaucoup plus éclatante que celle du soleil, et voici qu'une nuée de lumière entra vers elle par une fenêtre et brilla au milieu de la chambre. Quant à cette sainte femme, Sophie, en voyant cette lumière, elle eut peur et s'écria : « O Jésus, roi de vie, secours-moi ! » Aussitôt du milieu de la nuée lui apparut la vierge Marie ; elle lui adressa la parole : « Me connais-tu, Sophie ? » — Quant à elle, elle lui dit : « Non, Madame. » — Et Marie lui dit : « Je suis Marie, la vierge, la pure, la mère de vie. Si tu veux contenter Dieu, car il ne t'appellera point de cette ville [2], lève-toi et suis-moi. Je te demande en mariage pour mon fils. » Quant à Sophie, elle se jeta aux pieds de la sainte Marie, elle fut comme si elle était en songe, ne sachant pas ce qui lui arrivait. Le lendemain, elle se trouva sur la montagne des Oliviers, en haut de la ville sainte, Jérusalem.

Il y avait là un monastère de vierges, élevé sur la montagne, taillé dans un rocher, nommée *monastère de la Communauté*. Il y avait une vierge qui était la supérieure, la sainte Euphémie [3], qui plusieurs fois avait vu les Anges de Dieu chanter dans l'église de la Résurrection et au Golgotha où l'on avait cruficié Jésus le Messie. Et pendant qu'elle était debout, occupée à prier, tout à coup une lumière brilla, et voici qu'un ange lui apparut et lui dit : « Euphémie, Euphémie, la vierge pure [4] est revenue au monastère cette nuit, elle et son fils ; et vous savez ce qui est écrit : « Soyez éveillés pendant la nuit, de peur que l'époux ne vienne [5]. Maintenant lève-toi et sors en dehors du monastère ; tu trouveras ce vase élu ; prends-le et passe avec lui en ce lieu. » Aussitôt, il disparut. Quant à la sainte Euphémie, elle prit avec elle deux vierges saintes et elles sortirent le matin au moment de l'aurore ;

1) Environ 10.000 francs.

2) C'est-à-dire : tu ne mourras pas à Constantinople.

3) Ce nom est connu par ailleurs. — Voir E. Amélineau : *Contes et romans de l'Égypte chrétienne*, t. I, p. 21-68.

4) Il s'agit de la vierge Marie.

5) Cette parole ne se trouve pas dans l'Écriture ; c'est une allusion au ch. xxv de l'Evangile de saint Matthieu.

elles trouvèrent Sophie assise, enveloppée dans un manteau de soie et d'or, et la croix d'or qui était plantée dans la chambre [1] était plantée devant elle. Quant à l'enviée Sophie, elle ne savait point qu'elle était sortie de sa chambre ; mais elle pensait qu'elle était en songe. Lorsque la supérieure la vit, elle en fut effrayée, parce qu'elle pensait que c'était la reine, la femme du roi Arcadius : elle tomba à terre. Quant à la sainte Sophie, ses yeux s'ouvrirent, elle vit cette petite colline, le monastère et cette vierge prosternée devant elle ; elle eut peur et fut stupéfaite ; puis, elle dit dans sa langue : « Dieu est un ! » car elle était des gens de Constantinople et ne savait pas la langue des habitants de la ville sainte ; mais elle fit signe de sa main, en disant : « Passez-moi dans ce monastère. » Comme elle leur parlait dans sa langue, elles ne la comprirent point. Elles la conduisirent cependant dans le monastère : le soleil était déjà levé et toutes les vierges s'étaient rassemblées pour voir cette merveille. Et il y avait une vierge nommée Akhroussa [2] (la muette) qui avait été servante chez l'un des patrices dans la ville de Constantinople ; elle s'était enfuie de chez son maître et elle était restée tranquille en ce couvent. Quand elle eut examiné le visage de la sainte Sophie, elle fut étonnée et s'écria d'une grande voix, disant : « O Madame Sophie, comment as-tu laissé ta chambre garnie d'or pour venir ici ? qui t'a gardée et conduite ? Où sont tes trois enfants, les rois chéris : Etienne, Paul et Marc ? Tes parents étaient morts avant mon départ de Constantinople. » Quant à Sophie, lorsqu'elle eut entendu sa langue, elle se réjouit, leva les yeux et dit : « J'ai laissé tout cela pour mon Seigneur Jésus le Messie ; c'est lui qui m'a guidée jusqu'ici. » Alors elle l'embrassa et se réjouit d'avoir trouvé quelqu'un qui parlât son langage. Alors cette sainte honnête apprit à la femme tout ce qu'il lui était arrivé et comment la nuée l'avait portée depuis Constantinople jusque là. Alors Akhroussa parla à la mère supérieure et aux sœurs vierges ; la supérieure envoya raconter le tout à l'archidiacre et l'archidiaire informa le père patriarche de Jérusalem de tout ce qui était arrivé à Sophie. Le patriarche anba [3] Théodore se rendit à pied au monastère des vierges, il vit de ses yeux cette merveille et la gloire du grand roi Jésus le Messie ; il pensa disant. « Nous craignons qu'il

1) Dans sa chambre à Constantinople.

2) C'est bien ainsi qu'est écrit le mot اخروسا = *la muette* ; mais il y a un autre nom احروسا qui signifierait : *celle qui garde* et peut-être est-ce ce dernier mot qui est la bonne leçon.

3) Ce mot signifie : *notre père*, pour ابونا.

n'arrive à cette ville un malheur de la part du roi et de ses trois enfants[1] ». Il écrivit aussitôt dans une lettre tout ce qui était arrivé et l'envoya au roi pur, Arcadius. Et pendant que la lettre était en chemin et qu'elle n'était pas arrivée, car ceux qui la portaient restèrent trois mois en chemin, voici que ses fils, étant rentrés dans leur maison et n'ayant pas trouvé leur mère, déchirèrent leurs vêtements et parcoururent tous les lieux sans la trouver. Ils informèrent le roi de tout cela ; il s'attrista beaucoup et s'étonna de ce qui avait eu lieu. Un méchant homme s'avança vers les enfants de Sophie et leur dit : « J'ai vu votre mère dans le palais du patriarche. » Pour eux ils se hâtèrent de se rendre à l'église avec leurs habits déchirés, la tête couverte de poussière, criant avec tous leurs serviteurs : « O notre père le patriarche, rends-nous notre mère ! sinon, nous mourrons à cause d'elle. Secours-nous, ô notre saint-père, car le feu s'est enflammé dans nos entrailles. Vive le Seigneur le Messie ! si tu nous regardes avec pitié en cette heure si difficile, nous et elle, nous serons à jamais sous les ordres de l'Eglise. Donne-nous seulement notre mère, que nous puissions voir son visage, car nos entrailles sont déchirées ; sans cela, nous nous donnerons la mort en nous étouffant ou en nous noyant dans les eaux de la mer. » Et quant à son fils le plus jeune, Marc, il se jeta dans la poussière en dehors de la porte de l'église et devint comme les morts[2]. Quand l'archipêtre m'eut raconté tout ce qui avait eu lieu, je me levai et descendis dans la salle de l'église ; j'ordonnai que personne n'y entrât, sinon ses trois enfants. En entrant, ils se prosternèrent à terre à mes pieds, pleurant amèrement, et c'est avec peine que je les fis se relever ; ensuite je baisai leur tête et signai leur cœur du signe de la croix jusqu'à ce qu'ils fussent en état de me parler ; et moi aussi, je pleurai beaucoup, parce que je voyais ces trois jeunes hommes dans cette tristesse. Alors ils me dirent : « O notre seigneur père ! on nous a appris que notre mère est chez toi ! ne nous néglige pas, car nous mourrions. Aie pitié de nous, ô notre père, car nous ne la ferons jamais sortir de ton obédience. » Pendant qu'ils me parlaient ainsi, tout à coup l'Ange du Seigneur m'effleura le côté (de son aile), me disant : « Jean, la femme que cherchent ces gens est maintenant dans la ville sainte, dans l'un des monastères de vierges ; dans trois mois, il vous arrivera une lettre à son sujet. » Et l'Ange me raconta tout ce qui était arrivé.

1) Les enfants de Sophie.
2) C'est-à-dire : s'évanouit et devint insensible.

Quant à moi, je me retournai vers ses fils et je leur racontai tout ce que l'Ange m'avait appris : ils rentrèrent chez eux dans une grande tristesse. Quant à la sainte Sophie, elle se livra à une dévotion pénible, s'attacha à la dévotion fréquente avec la faim et la soif [1] : elle ne mangeait que de samedi en samedi, ne goûtait absolument pas de pain; mais seulement quelques grains mouillés avec de l'eau, et le Dieu bon la guidait selon sa volonté.

« Au bout de trois mois, la lettre arriva au patriarche de Constantinople et on la remit au roi. Après l'avoir lue, il admira qu'une nuée l'eût transportée sur le mont des Oliviers : puis ce roi aimant Dieu, Arcadius, se prosterna devant Dieu et son cœur s'attrista ; il se leva ensuite, vint vers l'église, demanda après moi et me donna la lettre du patriarche. Alors il me dit : « Que ferons-nous pour conserver des enfants qui sont parmi les grands de l'Empire ? » Et je lui répondis : « Personne ne peut s'opposer à la puissance du Seigneur le Messie ; mais appelle-les ici. » Le roi envoya deux chambellans pour leur dire : « Le roi et le patriarche vous prient de venir. » Ils se levèrent tous les trois, ils se présentèrent à l'église avec un visage changé par le chagrin et la tristesse. Entrés dans l'église, ils élevèrent la voix, disant : « O notre père, amène-nous notre mère, car nous mourrons à cause d'elle. Que le secours de tes prières nous vienne en aide, car notre cœur est épuisé par le chagrin et la tristesse. Nous savons que si elle était morte ou si elle avait été dévorée par les lions, le Seigneur le Messie pourrait nous la ressusciter par tes prières pures. » Le roi leur remit la lettre, et, quand ils l'eurent lue, leurs yeux firent couler des larmes en abondance, et ils dirent : « Nous ne resterons jamais sans notre mère ! » Quand le roi eut connu la douleur de leur cœur, la grandeur de leur tristesse, il écrivit une lettre royale pour la ville de Jérusalem, afin qu'on les reçût et traitât convenablement. Ils prirent beaucoup de richesses, montèrent sur un navire et se mirent en route sur mer, ils restèrent six mois avant d'arriver à la ville de Jérusalem.

« Quant à celui qui sait toutes choses avant qu'elles arrivent, il ne voulut pas faire perdre la peine de leur mère [2], car son corps était épuisé à cause de la grandeur de sa dévotion ; elle tomba malade le 11 du mois de Toubah, qui est le jour de l'onction [3] de Notre Seigneur

1) C'est-à-dire : se livrer à de grandes mortifications, sans manger, ni boire.
2) C'est-à-dire : ne voulant pas lui faire perdre le fruit de ses mortifications.
3) C'est-à-dire : le jour où le Christ fut baptisé dans le Jourdain ; ici l'auteur

Jésus le Messie, et certes la vierge pure, reine de vérité, se présenta à elle, lui disant : « O chère Sophie ! » Elle dit : « Oui, Madame, me voici ! je t'aime de tout mon cœur et de toute mon âme.» — La vierge Marie lui dit : « Viens chez moi, dans le repos, dans le royaume de mon Fils ; dans dix jours à partir de la fête commémorative [1], je viendrai pour te faire monter vers les cieux. Tes trois enfants sont venus vers toi, et tu les verras avant ta mort ; recommande-leur de suivre ton chemin, afin que leur séjour soit dans les lieux où tu seras ; et quant à ton corps, on le portera dans la ville de Constantinople, et on le placera dans la chambre où tu as fait tes prières ; on consacrera ta maison pour (en faire) une église au nom de mon Fils ; de grands prodiges y seront opérés et en cette église on se réunira pour l'éternité. » — Et la sainte Sophie lui dit : « O Madame la reine, mère de vie, protectrice du monde, tu m'as raconté toute chose ; mais que rendrai-je au Seigneur pour le prodige qu'il a fait en ma faveur ? » Et la Vierge resta toute la nuit (près d'elle), la consola, puis elle la quitta. A partir de ce jour, la sainte Sophie ne goûta rien de ce qui est au monde, jusqu'au moment de sa séparation du corps, et le vingtième jour de Toubah, dont le lendemain est la fête de la mère de Dieu [2], ses enfants arrivèrent à Jérusalem avec la lettre du roi et une grande foule de soldats. L'émir de la ville sortit à leur rencontre avec le patriarche ; on les fit entrer dans la ville avec une grande gloire et, lorsqu'ils se furent prosternés dans les endroits saints, ils s'informèrent au sujet du mont des Oliviers et leur [3] montrèrent la lettre du roi. Après l'avoir lue, ils s'étonnèrent de ce qui avait eu lieu, et le père patriarche marcha devant eux vers l'endroit où était le couvent de leur mère, après avoir laissé les soldats et l'émir à l'intérieur de la *Maison sainte* [4], en se disant : « Peut être ils entreraient dans le couvent et les religieuses auraient peur des soldats ». A leur arrivée, ils frappèrent à la porte ; on la leur ouvrit et le patriarche entra seul avec les trois moines [5] (*sic*), et, lorsqu'ils virent leur mère en

sachant que l'on doit le baptiser du saint chrême, le fait faire par Jésus-Christ, quoique cela n'ait pas eu lieu.

1) C'est-à-dire : après la fête qui retrace la mémoire du baptême de Jésus.

2) C'est le 21 Toubah que les Coptes célèbrent la mémoire de la mort de la Vierge.

3) C'est-à-dire : à l'archevêque-patriarche et à l'émir.

4) C'est le nom arabe de Jérusalem, *Beit el Mouqaddas.*

5) Je ne vois ici qu'un simple *lapsus* de l'auteur, à moins qu'il n'ait voulu dire qu'on avait habillé les enfants en moines pour les faire entrer dans le couvent.

cette grande modestie, ils pleurèrent beaucoup, arrachèrent leurs cheveux, déchirèrent leurs habits et jetèrent de la cendre sur leurs têtes [1]. Et quant à leur mère, elle leva les yeux au ciel et dit : « Que dirai-je, ou comment te remercierai je, (Seigneur), pour tout ce dont tu m'as comblée? car, lorsque j'arrive à ma dernière heure, tu m'as envoyé mes enfants afin que je les voie ! » Et lorsque les enfants l'eurent embrassée longuement, qu'ils eurent fait toucher leur visage à son corps en se faisant bénir et en pleurant, elle leur parla avec attention disant : « O enfants de mes flancs et joie de mon âme, patientez un peu, jusqu'à ce que je vous aie fait toutes les recommandations que j'ai à vous dire. Le temps est passé, et la vierge pure, sainte Marie, viendra bientôt pour tenir un engagement qu'elle a pris avec moi cette nuit. » Et elle leur raconta ce qui était arrivé, comment elle avait été transportée de la ville de Constantinople ; elle leur apprit toute l'adoration de Dieu (qu'elle avait faite), leur recommanda de donner des biens et de l'argent au monastère des vierges, disant : « Ce sont elles qui m'ont reçue et m'ont bien traitée, quoique je fusse étrangère. » Elle passa toute cette nuit qui est la veille du vingt et unième jour de Toubah, à prêcher les recommandations de la vie [2] jusqu'au chant du coq, et elle leur dit : « Je vous confie à Dieu, ô mes enfants ; voici la reine en vérité qui arrive vers moi ! » Et lorsqu'elle eut pris congé de ses enfants et de toutes les vierges, elle fit trois fois le signe de la croix sur son visage, ouvrit la bouche et rendit l'âme, le vingt et unième jour du mois de Toubah ; le jour de la fête de la vierge, mère de lumière. A ce moment, une grande lumière brilla et toutes les vierges entendirent le chant des Anges en avant de son âme ; on ensevelit son corps avec une étoffe de soie, on l'embauma avec des parfums agréables et on le plaça dans un cercueil de marbre pendant trois jours, en attendant que les ouvriers eussent préparé un cercueil d'or ; on y plaça son corps, on le transporta vers la ville de Constantinople, on le conduisit dans la chambre (qu'elle avait occupée) et on le plaça sur un lit d'ivoire incrusté d'or. Une grande foule se réunit en ce moment pour voir la merveille et se prosterner devant son corps béni. Comme devant tous les martyrs, plusieurs prodiges et vertus s'opérèrent par son corps. Quant au roi et à ses enfants (à Sophie), ils me demandèrent conseil, disant : « Cette maison appartient au Messie, et il n'est pas raisonnable qu'elle soit

1) Le texte est fautif en cet endroit, et dit : *jetèrent la porte sur leurs têtes.*
2) C'est-à-dire à faire les recommandations qui mènent à la vie céleste.

habitée par des hommes, si ce n'est le Messie et ses adorateurs [1]. » Quant à moi, je ne fis pas négligence, j'y entrai, je l'arrosai de l'eau de la purification et je la consacrai au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; je lui donnai le nom de la sainte Sophie (qu'elle a gardé) jusqu'à ce jour, et c'est en elle que le roi fait l'offrande [2]. Quant à nous, ô mes amis, envions la conduite de cette sainte et ses nobles vertus, pour obtenir sa faveur, pour aimer et donner des faveurs aux hommes qui appartiennent à Jésus le Messie. Que le Seigneur nous protège par ses prières. »

Tel est ce récit bien long pour ce qu'il nous apprend d'historique, car il ne nous apprend absolument rien de ce chef, sinon que saint Jean Chrysostome a vécu durant les règnes d'Arcadius et d'Honorius, ce que nous savions sans doute déjà : tous les autres détails sont de la plus insigne fausseté. Nous connaissons les noms des patriarches qui ont vécu du temps de saint Jean Chrysostome; il n'y en a aucun du nom de Théodore; l'église de Sainte-Sophie existait depuis longtemps, puisque saint Grégoire de Nazianze y prononça quelques-uns de ses discours les plus réputés, avant et sous le règne de Théodose; cette basilique ne put donc avoir pour cause la donation d'une sainte femme nommée Sophie. Nous savons par ailleurs que le nom de *Sophie* fut donné à cette église en l'honneur de la *Sagesse* divine. Tout cela est fort connu; mais ce n'était pas suffisant, assez édifiant pour un auteur copte et cet auteur a imaginé le récit que je viens de rapporter d'après l'abrégé du *Synaxare*. Cette histoire est attribuée par l'auteur à saint Jean Chrysostome, qu'il appelle *Langue d'or* au lieu de *Bouche d'or*; saint Jean Chrysostome est déjà évêque avant la naissance de Sophie qui se marie à quinze ans, qui a trois enfants qu'elle élève et ses trois enfants ont l'âge d'occuper à la cour d'Arcadius

1) On pourrait entendre que le Messie y habitait comme homme; ce serait une erreur, à moins de croire qu'il y habitait comme un homme *spiritualisé* ; le scribe a simplement voulu dire que l'église était la maison de Dieu et des chrétiens.

2) C'est-à-dire : une *basilique*, dans le sens étymologique.

des charges importantes, lorsque leur mère est enlevée à Jérusalem, où ses enfants vont la chercher, où elle meurt; on ramène le corps de la sainte à Constantinople où l'on fait de sa maison l'église basilique de Constantinople, toujours pendant le règne d'Arcadius et le pontificat de Chrysostome. En demandant un laps de trente années pour que tous ces événements s'accomplissent, je ne serai pas taxé d'exagération. Or, saint Jean Chrysostome fut sacré évêque de Constantinople le 26 février 398, et mourut vers 406, après un court pontificat où il trouva plus de déboires que de consolations et de succès; de même Arcadius qui était monté sur le trône en 393 mourut en 408, deux ans environ après saint Jean Chrysostome. Où prendre les 30 ans nécessaires au récit? où prendre seulement les 15 ans pour la naissance et la nubilité de Sophie? Rien ne peut donc soutenir l'examen dans ce récit légendaire.

J'ai voulu citer ces récits en entier afin de montrer aux lecteurs de la *Revue* quelle était la manière de raconter des auteurs coptes, comment ils entendaient la littérature, la vraisemblance et l'authenticité des œuvres, comment ils entendaient tout d'abord leur conserver l'allure des récits légendaires que leur avait transmis l'antiquité. Et non seulement on cherchait avant tout à contenter le besoin de surnaturel qui est resté encore si vivace dans tout l'Orient; mais je le crois bien, ces auteurs tenaient surtout à certifier la puissance de leur religion et à montrer qu'elle était supérieure à toutes les autres. Les nombreux prodiges qu'ils font éclore dans les *actes* de leurs saints et de leurs martyrs n'ont pas d'autre but; les *vies* et les ascèses des moines vont ausssi à une fin semblable : le christianisme est exalté et le lecteur édifié. Malheureusement l'examen critique des faits prétendus historiques ne laisse debout aucun de ces prodiges, ni même aucun des faits dits historiques auxquels on les a voulu mêler. De même que l'histoire de Frumentius, l'apôtre de l'Abyssinie, n'est pas le moins du monde conforme à l'histoire et aux habitudes égyptiennes, de même aussi l'histoire de

Théognoste, qui se passait en Ibérie, ne peut aucunement se prévaloir d'être conforme à la vraisemblance et à la raison; par contre, si le premier de ces récits accuse trop de dissemblance avec ce que faisaient les Égyptiens, le second accuse, lui, trop de ressemblance avec les habitudes de l'Égypte et trahit son origine égyptienne. Dans les récits qui avaient l'Afrique connue d'eux pour théâtre, les auteurs coptes péchaient par trop d'imagination et d'invraisemblance; dans ceux qui au contraire se passaient en dehors de l'Égypte, ils péchaient par manque d'imagination et l'invraisemblance, pour venir d'une cause différente, n'en était pas moindre. Ici la seule chose qui soit vraie, c'est qu'à une certaine époque l'Abyssinie se convertit, comme l'Ibérie adopta la foi chrétienne; nous le savions assurément puisque l'une et l'autre sont restées attachées à leurs croyances religieuses. Nous arriverions à la même conclusion si nous nous occupions du martyre de Jacques l'Intercis; mais déjà se dégage des pages que l'on vient de lire la conclusion intéressante que les auteurs coptes ne se cantonnaient pas seulement dans leur pays, qu'ils se tenaient au courant de ce qui se passait dans les pays éloignés du leur, qu'ils trouvaient dans les faits qu'on leur rapportait, comme on les rapporte en Orient, ample matière à leurs romans; que les faits, il les arrangeaient ensuite à leur manière, à leur goût national, et ils les arrangeaient de telle sorte que du premier coup ils savaient les rendre parfaitement incroyables, parfaitement anti-historiques et anti-rationnels. La Perse, l'Arménie, l'Empire romain lui-même leur offrirent ample matière à mettre en récits; aujourd'hui c'est la Géorgie et l'Empire romain qui ont été le sujet de cette démonstration, avec une échappée sur l'Arménie; mais il est bien certain que l'Empire romain, la Géorgie et l'Arménie firent de même pour l'Égypte, et sans doute aussi la Perse; nous le verrions plus en détail en examinant les *Actes* de saint Jacques l'Intercis, où nous trouverions la Perse, l'Arménie, l'Ibérie et l'Égypte réunies dans le même récit.

La conclusion de cet article, c'est que le récit de Rufin, celui qu'il dit avoir recueilli des lèvres du roi de Géorgie devenu officier dans l'armée romaine, provient en ligne droite des œuvres de la littérature copte dont il lui fut donné connaissance pendant son séjour en Égypte, au milieu des moines de Nitrie et de Scété, et son affirmation à propos du roi de Géorgie n'est qu'une affirmation littéraire, et non une affirmation historique. Par conséquent ce qu'il raconte de la conversion des Ibères au Christianisme ne soutient pas un seul moment l'examen d'un lecteur sérieux : de tout son récit il ne reste que le fait que nous connaissions déjà, à savoir que la Géorgie s'était à une certaine époque convertie au Christianisme : cette époque, il affirme que ce fut le règne de Constantin, comme le font aussi quelques documents coptes; les monuments indigènes affirment au contraire que ce fut sous le règne d'Arcadius que cet événement eut lieu : auquel de ces deux récits faut-il ajouter foi? Je suis tenté de croire qu'il ne faut prendre au sérieux ni l'un ni l'autre, parce que ce ne sont que des œuvres de pure imagination, inventés pour l'édification du lecteur.

La Hurlanderie, 25 décembre 1913.

E. Amélineau.

---